

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

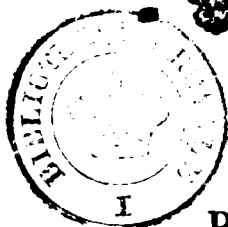
SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

ISOCRATE.

LE PANÉGYRIQUE
OU
ÉLOGE D'ATHÈNES,

TRADUCTION FRANÇAISE DE L'ABBE AUGER,
REVUE ET CORRIGÉE.



PARIS.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CLASSIQUES
DE JULES DELALAIN ET C^{ie},
FILS ET SUCCESSIONS D'AUGUSTE DELALAIN,
RUE DES MATHURINS SI-JACQUES, N^o 5, PRÈS LA SORBONNE.

M DCCC XL.

cher à la vie et la faire aimer, nous nous sommes occupés de tout le reste avec une ardeur égale. Parmi tous les biens que l'industrie des hommes peut leur procurer, et qu'ils ne tiennent pas de la bonté des dieux, le plus grand nombre n'est dû qu'à nous seuls ; il n'en est aucun qui ne nous soit dû au moins en partie. Dans les premiers âges, les autres Grecs, victimes de la tyrannie ou de l'anarchie, vivaient dispersés et sans lois : nous les avons encore délivrés de ces maux, soit en les gouvernant nous-mêmes, soit en leur proposant notre exemple : car Athènes est la première ville qui ait connu l'utilité d'une sage législation, et donné une forme à son gouvernement. Ce qui le prouve avec évidence, c'est que les premiers qui poursuivirent les meurtres en justice, qui voulurent terminer leurs différends par la raison plutôt que par la force, les jugèrent d'après les réglemens de nos tribunaux. Jetant un coup d'œil sur les arts, veut-on examiner ceux qui sont utiles aux besoins de la vie, et ceux qui ne servent qu'à son agrément ; on reconnaîtra que, les ayant tous inventés ou adoptés, nous avons la gloire de les avoir transmis aux autres peuples.

XI. Quant aux divers établissemens de notre ville, fruits de notre politesse et de la douceur de nos mœurs, ils sont tels, que l'étranger qui veut s'enrichir, ou qui n'a qu'à jouir de sa fortune, les trouve également commodes ; et que, soit qu'il ait éprouvé des disgrâces dans sa patrie, soit qu'il ait acquis de grandes richesses, il accourt avec empressement dans la ville d'Athènes, qui lui offre l'asile le plus sûr ou le séjour le plus agréable. Mais voici un nouveau bienfait : chaque pays, trop fertile en certaines productions et stérile pour d'autres, ne pouvait se suffire à lui-même. Les peuples ne savaient comment porter chez l'étranger leur superflu, et rapporter chez eux

éducation libérale reçue dès l'âge le plus tendre, dont les effets ne s'annoncent, ni par la bravoure, ni par les richesses, ni par les autres présents de la nature ou de la fortune, se fait remarquer principalement par le mérite du langage, signe manifeste des soins qui ont formé notre jeunesse : ils voyaient enfin qu'avec le don de la parole, on a de l'autorité dans son pays, et de la considération dans tous les autres. Ainsi pensaient les Athéniens : aussi notre ville a-t-elle surpassé tous les peuples du monde dans l'éloquence et dans la philosophie. Les disciples chez elle sont maîtres ailleurs ; et, si le nom de Grecs désigne moins un peuple particulier qu'une société d'hommes éclairés et polis : si l'on appelle Grecs plutôt ceux qui participent à notre éducation que ceux qui partagent notre origine, c'est à nos institutions qu'on le doit.

XIV. Mais, afin qu'on n'imagine pas que, m'étant engagé à considérer mon sujet sous toutes ses faces, je ne m'attache qu'à quelques parties, et que, ne pouvant louer Athènes pour sa valeur, je borne son éloge à des vertus pacifiques ; je ne m'arrêterai point davantage à ces dernières, dont je n'ai parlé que pour me conformer au goût de ceux qui les estiment ; et je vais prouver que nos ancêtres n'ont pas moins de droit aux honneurs, pour avoir défendu la Grèce par leurs armes, que pour l'avoir enrichie par les sciences et par les arts. Animés de l'amour de leur pays, et jaloux de la liberté de leur nation, ils ont soutenu des combats multipliés, difficiles, célèbres, dont la gloire à égalé l'importance. Les forces de leur ville furent toujours au service de la Grèce ; toujours ils furent prêts à venger les Grecs opprimés. Aussi nous a-t-on reproché, comme un défaut de politique, de nous associer aux plus faibles, comme si ce reproche n'était pas un éloge. Oui, si nous

connais les services qu'elle rendit à la Grèce ; et c'est ici pour Athènes un nouveau triomphe , d'avoir eu en tête de pareils rivaux , et d'avoir pu les surpasser. Mais ces deux républiques méritent, à ce qu'il me semble, d'être considérées avec plus d'attention ; et, sans passer trop légèrement sur ce qui les regarde, il faut rappeler en même temps les vertus de leurs ancêtres, et leur haine contre les Barbares. Je sens moi-même combien il est difficile de remettre sous les yeux de mes auditeurs un sujet si souvent traité , un sujet que les citoyens les plus éloquents ont fait paraître tant de fois dans l'éloge des guerriers morts au service de l'état. Les plus beaux traits ont déjà été employés, sans doute ; mais, enfin, recueillons ceux qui restent, et, puisqu'ils servent à notre dessein, ne craignons pas d'en faire usage.

XXII. On doit regarder, assurément, comme les auteurs de nos plus brillantes prospérités, et comme dignes des plus grands éloges, ces Grecs généreux qui ont exposé leur vie pour le salut de la nation : mais il ne serait pas juste d'oublier les hommes célèbres qui vivaient avant cette guerre, et qui ont gouverné les deux républiques. Ce sont eux qui ont formé les peuples, et qui, les remplissant de courage, ont préparé aux Barbares de redoutables adversaires. Loin de négliger les affaires publiques, loin de se servir des deniers du trésor comme de leurs biens propres, et d'en abandonner le soin comme des choses étrangères, ils les administraient avec la même attention que leur patrimoine, et les respectaient comme on doit respecter le bien d'autrui. Ils ne plaçaient pas le bonheur dans l'opulence : celui-là, leur semblait posséder les plus solides et les plus brillantes richesses, qui faisait le plus d'actions honorables et laissait le plus de gloire à ses enfants. On ne les voyait pas combattre d'audace entre

eux, ni abuser de leurs forces et les tourner contre leurs compatriotes; mais, redoutant plus le blâme de leurs concitoyens, qu'une mort glorieuse au milieu des ennemis, ils rougissaient des fautes communes, plus qu'on ne rougit maintenant des fautes personnelles. Ce qui les fortifiait dans ces heureuses dispositions, c'était des lois pleines de sagesse, qui avaient moins pour but de régler les discussions d'intérêt, que de maintenir la pureté des mœurs. Ils savaient que, pour des hommes vertueux, il n'est pas besoin de multiplier les ordonnances; qu'un petit nombre de réglemens suffit pour les faire agir de concert dans les affaires publiques ou particulières. Uniquement occupés du bien général, ils se divisaient et se partageaient pour se disputer mutuellement, non l'avantage d'écraser leurs rivaux afin de dominer seuls, mais la gloire de les surpasser en services rendus à la patrie; ils se rapprochaient et se liguèrent, non pour accroître leur crédit ou leur fortune, mais pour augmenter la puissance de l'Etat. Le même esprit animait leur conduite à l'égard des autres Grecs; ils ne les outrageaient pas: il voulaient commander et non tyranniser, se concilier l'amour et la confiance des peuples, être appelés chefs plutôt que maîtres, libérateurs plutôt qu'opresseurs; gagner les villes par des bienfaits, plutôt que les réduire par la violence. Leurs simples paroles étaient plus sûres que nos serments; les conventions écrites étaient pour eux des arrêts du destin. Moins jaloux de faire sentir leur pouvoir, que de montrer de la modération, ils étaient disposés pour les plus faibles, comme ils désiraient que les plus puissants le fussent à leur égard. Enfin, chaque république n'était, aux yeux de chacun, qu'une ville particulière; la Grèce était une patrie commune.

emeuré au-dessous de la réalité? Enivré de sa grandeur, il compta pour peu l'espoir de conquérir toute la Grèce; jaloux de laisser un monument qui attestât un pouvoir plus qu'humain, tourmenté du désir bizarre de voir naviguer son armée sur la terre, et marcher sur la mer, il perça Athos et enchaîna l'Hellespont. Ce roi, si fier, maître de tant de peuples, qui avait exécuté des choses si merveilleuses, ne nous fit point trembler. Partageant le péril, nous volâmes à sa rencontre, les Lacédémoniens aux Thermopyles, nos ancêtres à Artémise; les Lacédémoniens avec mille soldats et quelques alliés, pour arrêter dans le passage l'armée barbare; nos ancêtres avec dixante vaisseaux, pour s'opposer à toute la flotte des Perses. S'ils montraient tant d'audace les uns et les autres, c'était moins pour braver l'ennemi, que pour disputer entre eux de courage. Les Lacédémoniens, en dignes émules, brûlaient à nous égaler; ils nous enviaient la journée de Marathon, et craignaient que nous n'eussions encore une fois l'honneur de sauver la Grèce: les Athéniens, jaloux de soutenir leur gloire, voulaient annoncer à tous les peuples que leurs exploits passés étaient l'effet de la bravoure, et non l'ouvrage de la fortune. Ils voulaient de plus engager les Grecs à essayer leurs forces maritimes, et leur prouver, par une victoire, que, sur terre comme sur mer, la valeur peut triompher du nombre.

XXVI. L'intrépidité fut égale de part et d'autre, le succès fut différent. Les Lacédémoniens expirèrent tous, chacun dans son poste; mais, quoique en eux le corps eût succombé, l'âme demeura victorieuse. Eh! pourrait-on dire qu'ils aient été vaincus, lorsqu'aucun d'eux n'a songé à prendre la fuite? Nos guerriers remportèrent l'avantage sur un détachement de la flotte; mais, instruits

on a vu s'accroître de plus en plus le bonheur des particuliers et la prospérité des républiques. Incapables d'envier aux villes grecques les avantages dont elles jouissaient, nous n'affections pas d'y introduire diverses formes de gouvernement, pour y exciter des troubles, diviser les citoyens, et dominer sur les différents partis. Mais, jugeant nécessaire au bien commun la bonne union des peuples attachés à notre fortune, nous les traitons tous suivant les mêmes maximes, comme des alliés, non comme des sujets; et, contents de la principale influence dans les affaires générales, nous leur laissons toute liberté pour les affaires particulières. Partout, protecteurs de l'égalité, nous faisons la guerre aux ambitieux qui voulaient dominer sur le peuple, regardant comme une injustice que la multitude fût soumise au petit nombre; que, pour posséder moins de richesses, sans avoir moins de mérite, on fût exclus des charges; que, dans une patrie commune, les uns fussent les maîtres, les autres fussent traités en esclaves, et que des hommes, citoyens par la nature, se vissent dépouillés par la loi des privilèges de citoyens. Ces raisons et mille autres encore, nous faisant réprover toute oligarchie, nous avons établi, partout où il nous était possible, la forme d'administration que nous avons adoptée pour nous-mêmes. Pourquoi décrirais-je longuement les avantages du régime démocratique, lorsque je puis le faire en peu de mots? Pendant soixante-dix années que nous l'avons suivi, nous nous sommes vus affranchis de tout joug des tyrans, à l'abri de toute incursion des Barbares, exempts de troubles domestiques, en paix avec tous les peuples.

XXXI. Les esprits judicieux approuveront notre système politique, loin de nous reprocher ces colonies que nous avons envoyées dans des

pas d'accuser injustement la nôtre ! et ils ont le front de rappeler les jugements que nous avons rendus dans les affaires publiques et particulières ! eux qui, dans l'espace de trois mois, ont fait mourir, sans forme de jugement, plus de citoyens que notre république n'en a jugés pendant tout le temps où elle a possédé l'empire ! Qui pourrait décrire tous les maux dont ils ont été les auteurs ? les exils, les séditions, les lois renversées, les constitutions de gouvernement changées, les biens pillés, les femmes déshonorées, les jeunes enfants exposés aux plus indignes outrages ? Le mal qu'a pu faire un excès de rigueur de notre part, pourrait sans peine être corrigé par une simple ordonnance ; mais les meurtres, mais les désordres causés par leur perversité, serait-il possible d'y apporter remède ?

XXXIII. Cette paix fausse et simulée, cette indépendance consignée dans les traités, bannie des républiques, doit-on les préférer aux avantages dont jouissait la Grèce sous notre gouvernement ? Doit-on chérir une constitution où des pirates dominant sur les mers, où des soldats règnent dans les villes, où les citoyens, au lieu de défendre leur pays contre des ennemis étrangers, se font une guerre cruelle dans leurs propres murs ; où l'on voit plus de villes prises et réduites en servitude, qu'il n'y en eut jamais avant la paix ; où les révolutions sont si fréquentes, que les citoyens restés dans leur patrie sont plus à plaindre que ceux qui en ont été exilés, puisque les uns ne cessent de trembler pour l'avenir, tandis que les autres vivent du moins dans l'espérance de leur retour ? Oh ! que les villes de la Grèce sont loin d'un état véritable de liberté et d'indépendance ! Les unes sont assujetties à des tyrans, les autres obéissent à des gouverneurs lacédémoniens ; quelques-unes ont été ruinées de fond en

comble, d'autres sont opprimées par les Barbares : ces Barbares, qui, remplis de projets vastes, avaient osé passer en Europe, mais qui, réprimés par la force de nos armes, renoncèrent pour lors à de pareilles expéditions, et qui nous virent malgré eux ravager leur propre pays : ces Barbares qui parcouraient nos côtes avec douze cents voiles, mais que notre valeur humilia tellement, qu'il ne leur fut plus permis de passer le Phasélis avec un grand vaisseau ; et que, restant dans l'inaction, n'augurant plus si avantageusement de leurs forces, ils se virent obligés, pour reprendre leurs desseins, d'attendre des temps plus favorables. Ces heureux succès étaient dus à nos ancêtres ; nos malheurs en ont été la preuve. Du moment où nous cessâmes de commander dans la Grèce, les Grecs commencèrent à déchoir. Oui, aussitôt que nous eûmes essuyé une défaite sur l'Hellespont, et que d'autres furent revêtus de l'empire dont nous étions dépouillés, les Barbares remportèrent une victoire navale, ils devinrent les maîtres de la mer, ils s'emparèrent de la plupart des îles ; et, faisant une descente dans la Laconie, ils prirent de force l'île de Cythère, firent le tour du Péloponnèse, et le ravagèrent en entier.

XXXIV. Pour se convaincre que tout a changé de face, il faut surtout comparer aux traités qui existent aujourd'hui, ceux qui ont été faits lorsque nous avions le commandement. On verra qu'alors nous marquions les limites de l'Asie, que nous réglions certains tributs, que nous défendions la mer au roi de Perse. De nos jours, c'est ce monarque qui règle les affaires des Grecs, qui intime des ordres à chaque peuple, qui établit presque des gouverneurs dans les villes ; car, à cela près, que ne fait-il pas ailleurs ? N'est-il pas l'arbitre de la guerre et de la paix, le maître

où le succès ne fera qu'appesantir leurs chaînes pour toujours.

XXXV. A qui imputer tous ces maux, si ce n'est aux Lacédémoniens, qui, avec une si grande puissance, voient d'un œil tranquille leurs alliés subir un sort si affreux, et les Barbares étendre et affermir leur empire avec les forces mêmes de la Grèce? Autrefois ils protégeaient le peuple, et chassaient les tyrans : aujourd'hui, quel contraste ! ils se déclarent les ennemis des républiques et les protecteurs de la tyrannie. On les a vus, au mépris de la paix, renverser la ville de Mantinée, s'emparer de la citadelle de Thèbes ; on les voit à présent faire la guerre aux Olynthiens et aux Phliasiens ; seconder, dans leurs projets d'ambition, Amyntas, roi de Macédoine, Denys, tyran de Sicile, et le monarque barbare, despote de toute l'Asie. Eh ! quoi de plus honteux que de voir les chefs de la Grèce livrer une multitude d'hommes presque innombrable à la domination d'un seul, ravir la liberté à nos plus grandes villes, les forcer de leur obéir, ou les plonger dans des maux extrêmes ? Quoi de plus révoltant que de voir ceux qui prétendent marcher à la tête des Grecs, s'armer presque tous les jours contre les Grecs, et se lier à jamais par des traités avec les Barbares ?

XXXVI. Et qu'on ne s'imagine pas, parce que je m'élève contre les procédés de Lacédémone, que je me passionne contre elle, moi qui me suis annoncé pour travailler à réunir les deux républiques. Non, ce n'est point pour décrier Sparte, que je me livre à ces reproches ; je voudrais, par de simples discours, s'il est possible, l'engager à réformer son plan. Mais comment ramener quelqu'un de ses erreurs, et le porter à suivre une autre conduite, si on ne met quelque chaleur dans les plaintes ? Prendre dans le dessein d'of-

l'avenir par le passé, il y a lieu de croire qu'avant qu'il ait réduit le roi de Salamine, quelque autre prince tributaire se révoltera; tant il y a de lenteur dans les entreprises du monarque! Dans la guerre de Cnide, où les alliés de Lacédémone étaient bien disposés pour ce prince, vu la dureté avec laquelle on les gouvernait; dans cette guerre, où ses vaisseaux étaient remplis de rameurs athéniens, ses troupes commandées par Conon, le plus affectionné pour les Grecs, le plus vigilant des capitaines, le plus expérimenté des généraux; secondé par un tel homme, il a laissé investir par cent galères toute sa flotte pendant trois ans, il a laissé les soldats manquer de paye pendant quinze mois. Ils furent souvent à la veille de l'abandonner, et ils l'auraient fait inmanquablement, si, pressés par le péril et par la ligue de Corinthe¹, ils n'eussent enfin combattu et remporté à grand'peine une victoire navale. Voilà ces exploits célèbres, ces expéditions du grand roi, que vantent sans cesse les admirateurs des forces asiatiques.

XL. Et l'on ne dira pas qu'usant de mauvaise foi, je supprime les objets les plus essentiels pour m'arrêter aux plus médiocres; car, dans la crainte de ce reproche, je me suis borné aux faits les plus éclatants, quoique je n'ignore pas les autres. Je sais que Dercyllidas², avec mille hommes d'infanterie pesante, s'est rendu maître de l'Eolide; que Dracon, après avoir pris Atarnée, et ramassé

1. *Ligue de Corinthe*, ligue formée contre Lacédémone, dans laquelle entrèrent les Thébains, les Argiens et les Athéniens. Isocrate l'appelle *ligue de Corinthe*, parce que les Corinthiens en étaient les auteurs et les principaux chefs.

2. Xénophon dans ses histoires grecques, parle d'un Dracon de Pallène, que Dercyllidas, après avoir pris la ville de Chio, y laissa pour gouverneur; mais il ne dit rien de la prise d'Atarnée par le même Dracon, ni de l'expédition en Mysie.

dans leur retraite. Continuellement harcelés, les Grecs achevèrent leur marche avec autant de sécurité que si les troupes qui les poursuivaient eussent été pour eux une escorte, ne redoutant rien tant que les lieux abandonnés, et regardant comme un avantage de rencontrer beaucoup d'ennemis. En un mot, quoique ce ne fût point pour piller des campagnes ou ravager une seule ville qu'ils eussent passé en Asie, mais pour attaquer le roi même dans le centre de ses États, ils se retirèrent plus sûrement que des ambassadeurs qu'on aurait envoyés vers ce prince pour demander son alliance. Il est donc vrai que les Barbares ont donné partout des preuves de lâcheté. Que de défaites n'ont-ils pas essuyées sur les côtes de l'Asie ! Entrés dans l'Europe, ils ont payé cher leur passage ; les uns ont péri malheureusement, les autres n'ont échappé que par une fuite honteuse ; enfin ils se sont couverts d'opprobre jusque sous les murs du palais de leurs rois.

XLI. Et toutes ces disgrâces ne sont pas l'effet du hasard : les Perses ne devaient pas mieux réussir. Pourraient-ils, avec leur gouvernement et leur éducation, acquérir quelque vertu, ou obtenir d'autres succès à la guerre ? Pourraient-ils, dans leurs mœurs, former de bons capitaines et de braves soldats ? Chez eux, le peuple n'est qu'une multitude confuse, sans fermeté dans les périls, sans vigueur dans les travaux, une troupe de gens mieux dressés à la servitude que nos esclaves. Les principaux du pays, les grands du royaume, ne connurent jamais la modération qu'inspirent les lois, ni l'égalité qui doit régner parmi des hommes. Opprimant et rampant tour à tour, cœurs dépravés et sans principes, l'or éclate sur leurs personnes ; leur âme, avilie par la crainte, tremble sous un despote. Dès le matin, on les voit accourir aux portes du palais, se pro-

sterner à l'approche du maître, ne se croyant jamais assez bas, adorant un mortel, lui rendant un culte comme à une divinité, et craignant plus un homme que les dieux mêmes. Ces grands que le prince envoie du côté de la mer, et que nous appelons satrapes, ne dérogent point à de pareilles mœurs; en changeant d'état, ils ne changent point de caractère. Lâches devant leurs ennemis, perfides envers leurs amis, orgueilleux et vils, méprisant leurs alliés, flattant leurs adversaires, on les a vus soudoyer pendant huit mois l'armée d'Agésilas, qui marchait contre eux; et pendant seize autres, frustrer de leur paye des troupes qui avaient combattu pour leur défense: on les a vus distribuer cent talents¹ aux soldats qui s'étaient jetés dans Cisthène, et traiter plus mal que des prisonniers ceux qui avaient partagé leur expédition de Cypre. En un mot (car je veux épargner les détails), pour avoir droit à leurs bienfaits, n'a-t-il pas suffi de leur faire la guerre? Et pour prix des services qu'a-t-on recueilli, sinon les tourments et la mort? Ils ont eu la barbarie de faire mourir Conon, qui, commandant pour l'Asie, avait abattu l'empire des Lacédémoniens. Ils ont, au contraire, prodigué les honneurs et les présents à Thémistocle, qui, combattant pour la Grèce, les avait vaincus dans une bataille navale. Eh! qui pourrait rechercher l'amitié de ces perfides, qui ne réservent que des supplices pour leurs bienfaiteurs, tandis qu'ils flattent bassement les auteurs de leurs disgrâces? Quel peuple de la Grèce fut à l'abri de leurs outrages? Cessèrent-ils jamais de méditer notre ruine? ont-ils rien respecté dans nos contrées? n'ont-ils pas, dans la dernière guerre, porté les mains jusque sur les statues des dieux, pillé et embrasé leurs de-

1. 300,000 fr.— L'histoire ne dit rien de ce fait rapporté par Isocrate.

tragédies qui nous intéressent le plus, sont celles qui nous représentent les infortunes des Perses et des Troyens. Nous avons des hymnes d'allégresse pour les victoires remportées sur les Barbares, et des chants de deuil pour les guerres des Grecs entre eux. On chante les unes dans les jours de prospérité ; on réserve les autres pour les temps de douleur et d'affliction. Sans doute, ce qui a donné tant de célébrité aux poésies d'Homère ¹, c'est qu'il a fait les plus grands éloges des Grecs qui ont combattu contre les Barbares ; et si nos ancêtres ont voulu que son art tînt une place honorable, soit dans les combats du génie, soit dans l'éducation de la jeunesse, c'est afin que, frappés sans cesse du son de ses vers, nous nous pénétrions de cette haine immortelle qui doit régner entre les Barbares et nous ; et que, nous piquant d'émulation pour le courage des vainqueurs de Troie, nous brûlions de nous signaler contre les mêmes ennemis.

XLIII. Tous ces motifs, assurément, sont bien capables de nous déterminer à faire la guerre aux Perses ; mais le plus important de tous est la circonstance présente. Il est évident que nous ne devons pas la négliger, puisqu'il est honteux de laisser échapper l'occasion lorsqu'elle s'offre, et de la regretter lorsqu'elle est passée. Or, je le demande, quelles conjonctures plus heureuses pourrions-nous attendre pour déclarer la guerre au monarque barbare ? L'Égypte et l'île de Chypre ne se sont-elles pas soustraites à sa domination ? La Phénicie et la Syrie ne sont-elles pas ravagées

1. L'étude des poésies d'Homère faisait, à Athènes et dans toute la Grèce, une des parties principales de l'éducation. Ce qu'Athènes avait de particulier, c'est que dans certains jours de fête, dans la célébration de certains jeux, on lisait publiquement les plus beaux endroits de ce poète célèbre.

et dévastées? Tyr, qui le rendait si fier, n'est-il pas entre les mains de ses ennemis? La plupart des villes de la Cilicie sont au pouvoir des amis de la Grèce, et il n'est pas difficile d'emporter les autres : les Perses ne furent jamais maîtres de la Syrie; Hécatomnus, gouverneur de Carie, depuis longtemps ne tient plus qu'en apparence au parti des Barbares: il se déclarera dès que nous le voudrons. Depuis Cnide jusqu'à Sinope, ce sont des Grecs qui occupent l'Asie; ils n'ont pas besoins d'être excités à faire la guerre, il suffit de ne pas les en détourner. Mais, puisque nous serons aidés de tant de secours, et l'Asie attaquée de tant de côtés, pourquoi entrer dans le détail de ce qui arrivera infailliblement? Les Barbares ne peuvent résister à quelques parties de la Grèce; tiendront-ils contre ses forces réunies? Si le prince, en redoublant les garnisons, se fût assuré des villes maritimes, peut-être les îles voisines de son royaume, Rhodes, Samos, Chio, seraient-elles disposées à suivre sa fortune. Mais, si nous nous emparons les premiers de ces îles, il est certain que nous serons bientôt maîtres de la Lydie, de la Phrygie, et de toutes les régions supérieures. Hâtons-nous donc, de peur que, par nos délais, nous ne tombions dans le même inconvénient que nos pères. S'étant laissé prévenir par les Barbares, et ayant négligé de secourir quelques-uns de leurs alliés, ils furent obligés de combattre en petit nombre contre une multitude d'ennemis, tandis qu'ils auraient pu passer les premiers en Asie avec toutes les forces de la Grèce, et soumettre successivement les divers peuples qu'elle renferme. C'est un principe que, lorsqu'on fait la guerre à des ennemis qui se rassemblent de différents lieux, il ne faut pas attendre, pour les attaquer, qu'ils soient réunis. La faute qu'avaient commises nos pères, ils la répa-

dre la liberté des alliés , et à tirer vengeance des Barbares ? De quelle gloire ne jouiront pas pendant leur vie , ou quel souvenir ne laisseront pas après leur mort , ceux des Grecs qui se seront signalés dans une cause aussi noble ? Si les guerriers qui combattirent contre Troie , ont mérité de si grands éloges pour avoir détruit une seule ville , quelle célébrité ne doivent pas attendre les conquérants de toute l'Asie ? Quel poëte , quel orateur ne s'exercera pas à immortaliser par des écrits sublimes , et son génie et leur courage ?

LI. Je m'imaginai dans mon début pouvoir m'élever jusqu'à la hauteur de mon sujet ; je sens maintenant que je ne saurais y atteindre , et que même j'ai omis bien des traits qui auraient pu embellir et fortifier mon discours. C'est donc à vous d'examiner par vous-mêmes quel bonheur ce serait pour les Grecs , de transporter chez les Barbares la guerre qui dévore actuellement nos contrées , et de faire passer dans l'Europe toute l'opulence de l'Asie. Que l'on ne se contente pas de m'avoir entendu ; que les politiques habiles s'encouragent mutuellement , qu'ils s'exhortent à l'envi à réunir les républiques d'Athènes et de Lacédémone. Que nos sages , jaloux de la gloire de l'éloquence , cessent d'écrire sur des objets frivoles , peu dignes d'occuper leurs talents ; que , se disputant l'honneur de reprendre le même sujet , ils s'étudient à le mieux remplir ; qu'ils se convainquent qu'après s'être engagés à traiter des plus grandes choses , il leur conviendrait peu de s'occuper d'objets médiocres ; qu'enfin ils doivent composer , non des discours qui n'ajoutent rien au bonheur des peuples qui les écoutent , mais des harangues utiles qui , procurant à leur pays les plus solides avantages , les mettront eux-mêmes dans une heureuse abondance.